

## COUP D'ŒIL SUR LES SORTIES

Semaine cinématographique du 6 décembre 2017

NOTRE CRITIQUE JEAN-JACQUES CORRIO

VOUS PARLE DES

FILMS À NE PAS RATER ...À VOIR SI VOUS AVEZ LE TEMPS ... OU À FUIR !

J'ai assez bien aimé

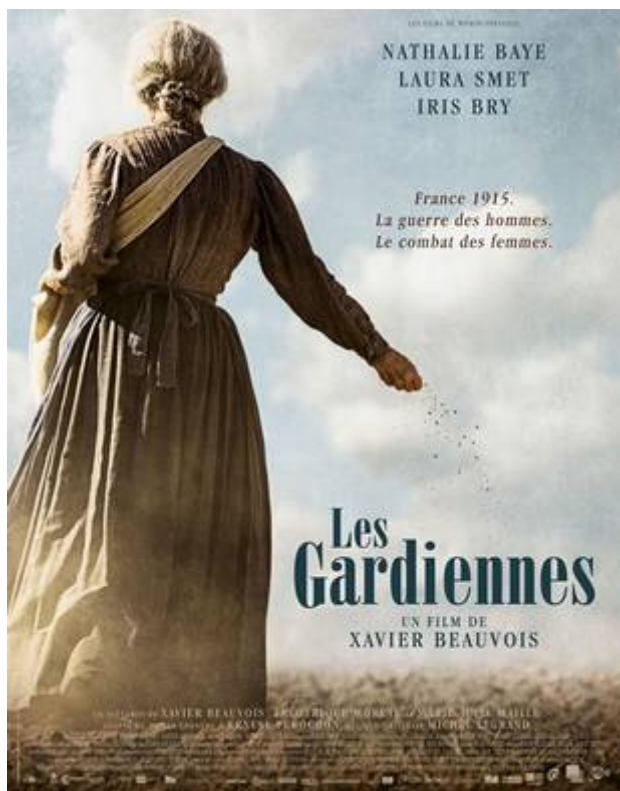
### LES GARDIENNES

De Xavier Beauvois

D'après le roman éponyme d'Ernest Pérochon

Avec Nathalie Baye, Laura Smet, Iris Bry

France, 2017. 2h14



Depuis 2010 et *Des hommes et des dieux*, Grand Prix du Festival de Cannes et César du meilleur film français, Xavier Beauvois s'est montré davantage présent comme acteur que comme réalisateur. Sorti en janvier 2015, son sixième film, *La rançon de la gloire*, n'avait reçu qu'un accueil mitigé. Voici le septième, *Les gardiennes*, sa première adaptation et son premier tournage en numérique.

Le travail effectué par les femmes durant la première guerre mondiale, c'est, entre autre, ce que nous montre Xavier Beauvois dans *Les gardiennes*, adaptation très libre du roman éponyme d'Ernest Pérochon, paru en 1924.

Le film nous conduit dans le Limousin de 1915, au sein d'une famille paysanne. Hortense, la doyenne, a eu trois enfants. Sa fille, Solange, qui ne pourra jamais être mère, est mariée à Clovis, lui-même père de Marguerite, née d'un premier mariage. Le fils

aîné, Constant, est instituteur et combat dans les tranchées avec le grade de lieutenant. Georges, le plus jeune, considère Marguerite comme sa petite sœur, ce qui n'empêche pas cette dernière d'être amoureuse de lui. Les trois hommes sont au front et ne reviennent que de temps en temps, pour de courtes permissions. D'où la nécessité, pour Hortense, d'engager une

jeune fille pour aider aux divers travaux de la ferme : Francine, 20 ans, qui vient de l'assistance publique.

Le film consacre beaucoup de temps à dépeindre la vie paysanne en ce début de XX<sup>e</sup> siècle, avec de belles images inspirées par Millet et Courbet. Mais il raconte aussi les drames vécus par la famille, l'amour qui naît entre Francine et Georges, l'absence du mari qui trouble certaines femmes, le poids des rumeurs dans un petit village, l'injustice que peut commettre une mère pour sauver la réputation de sa fille.

De ce beau sujet, Xavier Beauvois a fait un film esthétiquement très réussi mais qui glisse parfois dans le pathos et qui manque de temps en temps de vivacité et de chaleur humaine. En vérité, le réalisateur est malheureusement tombé dans cette prolixité que génère souvent les coûts allégés d'un tournage en numérique : le film est trop long ! On connaît depuis longtemps les qualités de Xavier Beauvois. C'est sans doute pourquoi on peut avoir tendance à se montrer plus sévère avec lui qu'avec des réalisateurs dont on attend moins. Toutefois, ce n'est pas être particulièrement sévère que de renâcler devant certaines longueurs de ce film, par ailleurs fort estimable. Et puis, est-ce être sévère avec Nathalie Baye que de lui reprocher certains tics qu'elle semblait avoir définitivement gommés jeu et qu'elle retrouve ici ?

**Critique complète** [ICI](#)

**J'ai assez bien aimé**

### LA PROMESSE

De Terry George  
Avec Oscar Isaac, Christian Bale,  
Charlotte Le Bon  
USA/ Espagne, 2017. 2h13



Coscénariste, en 1993, avec le réalisateur Jim Sheridan, du film *Au nom du père*, l'Irlandais (du Nord) Terry George a réalisé trois ans plus tard son premier long-métrage, *Some mother's son*, jamais sorti dans les salles françaises. Ses films suivants, *The boxer* et *Mission Evasion* sont passés relativement inaperçus avant qu'il ne s'attaque, en 2004, à un drame sur le génocide des Tutsis : *Hotel Rwanda*. Ce qui peut se faire de pire lorsqu'Hollywood s'attaque à des événements tragiques de l'histoire récente ! Alors, autant dire que lorsqu'on apprend que son dernier opus, *La promesse*, porte sur le génocide arménien, on ne peut s'empêcher de craindre le résultat !

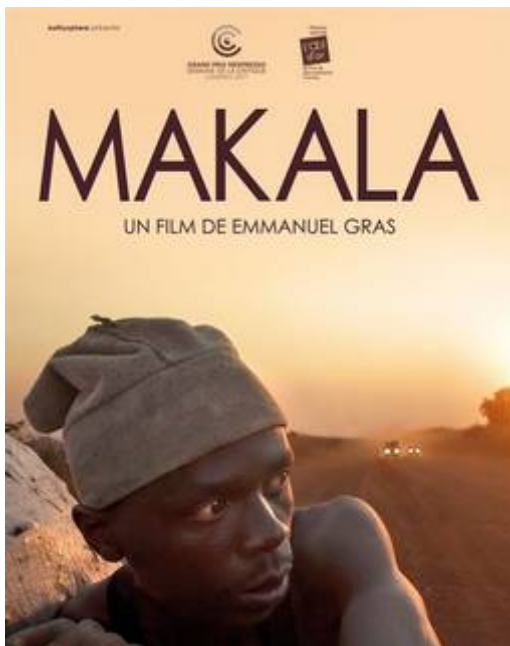
Rappelons d'abord que si le cinéma a maintes

fois traité de la Shoah, sous les formes les plus variées, il a relativement peu parlé de ce génocide que la Turquie refuse toujours de reconnaître (On estime à 1 300 000 le nombre de personnes massacrées par les Turcs en 1915, soit 80% des Arméniens vivant alors dans ce pays) C'est Kirk Kerkorian, un richissime homme d'affaires américain d'origine arménienne, un temps patron de la Metro Goldwyn Mayer et de United Artists, qui a voulu ce film et qui l'a financé peu avant son décès en 2015.

Restait à trouver la façon de porter ce pan d'histoire à l'écran. On n'est pas franchement étonné de voir que, pour obéir aux critères hollywoodiens d'usage, le film greffe une histoire sentimentale sur l'argument historique proprement dit. Elle oppose deux hommes, Michael, un étudiant en médecine arménien, et Chris, un journaliste américain venu témoigner des horreurs, l'un et l'autre amoureux de la même jeune femme, Ana, arménienne vivant en France. On retrouve dans *La promesse* le même genre de défauts que dans *Hotel Rwanda* : utilisation exclusive de la langue anglaise (ou française dans la VF), invraisemblances, musique insupportable... Et pourtant, allez savoir pourquoi, le plat, même s'il est par moments franchement indigeste, arrive cette fois à passer ! Certes, on se rend bien compte qu'on est face à un tire-larmes. Mais, même si on en a parfois un peu honte, on se laisse prendre au romanesque de ce triangle amoureux et à cette fresque historique sur laquelle flotte un certain souffle épique. Et puis, il y a cette très belle phrase prononcée par Ana : « *Notre vengeance consistera à survivre* » !

On s'attendait au pire. Ce qu'on voit est bourré de défauts, mais, cependant, il est difficile de ne pas marcher un minimum à la vision de ce mélange de mélodrame et de fresque historique ! Une certitude, toutefois : on aurait beaucoup gagné à ce que le film soit réalisé par Robert Guédiguian, dans le prolongement d'*Une histoire de fou* !

**Critique complète** [ICI](#)



**Je n'ai pas beaucoup aimé**

**MAKALA**

Docu-fiction d'Emmanuel Gras  
France, 2017. 1h36

Grand Prix de la Semaine de la  
Critique, Cannes 2017.

*Makala* fait partie de ces films bourrés de bons sentiments, mais dont on ressort très frustré (quand bien même il s'est vu décerner le Grand Prix de la Semaine de la Critique cannoise en mai dernier !)

Du réalisateur Emmanuel Gras, on connaissait *Bovines*, un documentaire remarqué, sorti il y a cinq ans et consacré... au quotidien des vaches.

Dans *Makala* - qui signifie charbon en swahili - on suit un charbonnier congolais depuis le moment où il coupe des arbres dans la brousse jusqu'à la vente du

charbon de bois, en passant par le long trajet de son village à la ville, avec un vélo surchargé de sacs.

Documentaire ? Fiction ? Un peu des deux... Ce qui est justement un des problèmes du film !

On voit bien que ce n'est pas vraiment une fiction, que Kabwita Kasongo, le charbonnier choisi par le réalisateur, fait grosso modo ce qu'il a l'habitude de faire. Mais parallèlement, on se rend bien compte qu'à peu près tout ce qu'on nous montre est scénarisé et préparé. (Emmanuel Gras avait passé un contrat avec Kabwita Kasongo : avant chaque séquence, ils discutaient de ce que le charbonnier allait faire, mais, ensuite, en aucun cas, le réalisateur n'intervenait durant la prise.) Le film perd ainsi le côté naturel d'un vrai documentaire sans acquérir les avantages cinématographiques d'une « histoire ». Le réalisateur cite *Gerry* de Gus Van Sant et *Le cheval de Turin* de Bela Tarr comme sources d'inspiration, mais ces deux films étaient, eux, de vraies fictions !

Pour Kabwita Kasongo et sa femme Lydie, qui rêvaient de pouvoir construire leur propre maison, le film a été bénéfique : il leur a notamment permis d'acquérir les plaques de tôle nécessaires pour cette construction. Pour le spectateur, il en va autrement : on trouve très sympathique la démarche d'Emmanuel Gras. Il arrive qu'on soit ému face aux difficultés rencontrées par Kabwita, travailleur infatigable. Quant à la photographie du film, elle est d'excellente qualité. Mais - on a presque honte de l'avouer - on s'ennuie quand même assez souvent face à un film répétitif et donc, finalement, guère passionnant...